

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

HISTOIRE ESSENTIELLE

AIMÉ RICHARDT

Luther

LUTHER

DU MÊME AUTEUR

Bossuet, In Fine, 1992.

Fénelon, In Fine, 1993, grand prix d'Histoire de l'Académie française 1994.

Bourdaloue, In Fine, 1995.

Colbert et le colbertisme, Tallandier, 1997.

Louvois, le bras armé de Louis XIV, Tallandier, 1998.

Le Soleil du Grand Siècle, Tallandier, 2000, Prix Hugues Capet 2000.

Massillon, In Fine, 2001.

Le Jansénisme, François-Xavier de Guibert, 2002.

La Régence, Tallandier, 2003. Préface de Madame la Comtesse de Paris.

Les Savants du Roi-Soleil, François-Xavier de Guibert, 2003. Préface de Christian Poncelet, président du Sénat.

Saint Robert Bellarmin, François-Xavier de Guibert, 2004.

Les médecins du Grand Siècle, François-Xavier de Guibert, 2005.

Louis XV, le mal-aimé, François-Xavier de Guibert, 2006. Préface du prince Jean de France.

La vérité sur l'affaire Galilée, François-Xavier de Guibert, 2007.

Aimé Richardt

Lauréat de l'Académie française

LUTHER

Avec la collaboration de Jean-Gérard THÉOBALD
Secrétaire perpétuel de l'Académie de Franche-Comté

Préface de Paul-Marie GUILLAUME

Évêque émérite de Saint-Dié

Postface de Michel FROMENTOUX

Directeur de l'Institut d'Action française

François-Xavier de Guibert
3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

© Office d'Édition Impression Librairie (O.E.I.L.)
F.-X. de Guibert, Paris, 2008
www.fxdeguibert.com
ISBN : 978 2 7554 0313 8
ISBN pdf : 978 2 7554 0151 6

« L'immense désastre que la Réforme protestante fut pour l'humanité n'est que l'effet d'une épreuve intérieure qui a mal tourné, chez un religieux sans humilité. »

(Jacques Maritain¹, Trois Réformateurs)

1. (1882-1973), philosophe français, il a contribué au renouveau catholique.

Préface

De Saint Robert Bellarmin à Louis XV, le mal-aimé, Aimé Richardt nous a fait découvrir les grandeurs et les épreuves du XVII^e siècle à travers ses quatorze livres. Avec cet ouvrage sur Luther, il nous présente le drame de la Réforme dans la première partie du XVI^e siècle.

Il le décrit non en apologiste ni en pamphlétaire, mais en historien. Il sait transmettre en un style simple les données puisées dans les travaux anciens et modernes indiqués dans sa bibliographie.

Il a le chic de trouver dans les écrits consultés ou sous sa propre plume des expressions percutantes qui agrémentent la lecture.

On ne peut pas dire que la personne de Luther lui soit particulièrement sympathique. Bien souvent, trop peut-être, les citations qu'il donne de ses écrits ou de ses propos de table, comportent des excès de langage, des expressions de violence à la limite du supportable.

Mais il sait aussi nous rappeler la nécessité où se trouvait alors l'Église de se réformer. Les abus ne manquaient ni à Rome, ni dans les églises d'Allemagne. Par de nombreux aspects, Luther rejoignait les aspirations du peuple à plus de liberté et d'autonomie. Ses idées alimenteront à la fois l'avidité des nobles à bénéficier des richesses de l'Église et la révolte émancipatrice des paysans. Ses appels vigoureux contre les moines, les prêtres, les évêques et le Pape trouvaient un écho favorable dans l'anticléricalisme naissant de l'époque.

La crise religieuse du jeune Luther manifeste un tempérament inquiet, avide de sainteté mais incapable d'y tendre à cause de son péché. Il trouvera la solution dans un acte de foi en Dieu qui seul peut le justifier. Une telle crise spirituelle est respectable et elle rejoint, toutes proportions gardées, l'expérience de tous les chercheurs de Dieu qui ressentent tant d'adhérences tenaces au mal, au plus intime d'eux-mêmes.

L'on assiste avec tristesse à la rupture progressive entre Luther et l'Église de Rome, malgré la modération de certains de ses partisans ou amis et les tentatives des envoyés du Pape. Jusqu'à la veille de sa mort, il y eut des essais de discussions, mais l'histoire se complique du fait des ingérences,

habituelles en ce temps-là, de la politique dans les démarches religieuses. Luther s'oppose à la fois au Pape de Rome et à l'Empereur Charles Quint ! Et pendant ce temps, les turcs marchaient sur Vienne...

A plusieurs reprises, A. Richardt évoque la doctrine théologique de Luther, en soulignant sa mesure par rapport à certains de ses partisans dont il ne partage pas les excès. Cela nous invite à ne pas attribuer directement à Luther lui-même des affirmations qui surviendront par la suite dans la tradition protestante et qui alimenteront la polémique entre les catholiques et les protestants. Au lecteur intéressé par ces problèmes théologiques, je recommande la lecture des articles de F. Frost dans *Catholicisme : Luther*, t. VII, col. 1305-1332 et le Luthéranisme, id. col. 1332-1342.

Traducteur de la Bible en allemand, Luther a voulu offrir à son peuple un accès direct à la Parole de Dieu et, de ce fait, il a marqué pour longtemps la culture germanique. Le Concile Vatican II a reconnu l'attachement des protestants à la Parole de Dieu : « l'amour et la vénération – presque le culte – de nos frères pour l'Écriture Sainte les portent à l'étude constante et diligente du texte sacré » (Décret sur l'œcuménisme, n° 21). Luther en donnait l'exemple, lui qui avouait : « ... tout vieux et savant docteur qu'on me proclame, je ne crois même pas savoir à fond mon Notre Père... » (cité p. 238).

A lire cette vie de Luther, nous sommes tous appelés à l'humilité : savoir reconnaître les faits de l'histoire est nécessaire pour marcher aujourd'hui vers l'unité. Les réflexions récentes de Benoît XVI peuvent conclure cette préface : « En regardant le passé, les divisions qui ont lacéré le corps du Christ au cours des siècles, on a constamment l'impression qu'aux moments critiques où la division commençait à naître, les responsables de l'Église n'ont pas fait suffisamment pour conserver ou conquérir la réconciliation et l'unité ; on a l'impression que les omissions dans l'Église ont eu leur part de culpabilité dans le fait que ces divisions aient réussi à se consolider. Ce regard vers le passé nous impose aujourd'hui une obligation : faire tous les efforts afin que tous ceux qui désirent réellement l'unité aient la possibilité de rester dans cette unité ou de la retrouver à nouveau. » (Lettre à l'Épiscopat du 7 juillet 2007).

Paul-Marie GUILLAUME
Évêque émérite de Saint Dié

Avant-propos

L'histoire de l'Église catholique est émaillée d'hérésies¹. Dès le IV^e siècle, les conciles œcuméniques, comme celui de Nicée en 325, eurent à défendre l'orthodoxie chrétienne contre de puissants mouvements hérésiarques, tels que manichéisme², priscillianisme³ et arianisme⁴.

L'époque carolingienne fut plus calme. Certes elle connut de vives querelles théologiques, mais les hérésies restèrent contenues dans des cercles fermés d'érudits.

A partir du X^e siècle l'Orient, puis l'Occident, virent se développer des résurgences du manichéisme chez les Bogomiles⁵. Au XI^e siècle apparurent des *hérésies populaires* : des clercs, des marchands, des nobles, en se référant à la Bible et aux Écritures, rejetaient le baptême, pour certains, l'utilité d'une hiérarchie ecclésiastique, pour d'autres. Une partie d'entre eux militèrent pour la réforme de l'Église, tels les Patarins⁶, qui finirent par se confondre avec les Cathares. Ceux-ci reprirent les thèmes du manichéisme : lutte

1. Opinions contraires à des vérités révélées. Les dogmes et la morale ont été, tour à tour, altérés par les hérésiarques.

2. Doctrine de Manès, hérésiarque né en Perse en 240. Il enseignait que le monde est l'ouvrage de deux principes opposés, l'un bon, l'autre mauvais, tous deux éternels et indépendants. Il allia ses principes au christianisme.

3. Priscillien était le chef d'une secte qui se forma en Espagne vers la fin du IV^e siècle et qui alliait les erreurs des Gnostiques à celles des Manichéens. Les Gnostiques prétendaient posséder seuls la *gnose*, science ésotérique et mystérieuse, destinée aux esprits supérieurs et aux élus. Elle faisait connaître le secret de l'univers, la dernière raison des choses et la loi par laquelle le monde des esprits est uni à celui des corps.

4. Les disciples d'Arius, fameux hérésiarque (280-336). Il soutenait que Jésus-Christ était une créature parfaite et semblable à Dieu, mais non Dieu lui-même. Il niait l'unité et la consubstantialité des trois personnes de la Trinité.

5. Hérétiques bulgares. Ils niaient la Trinité, l'institution des sacrements, l'ordination des prêtres et la résurrection des corps.

6. Sectaires vaudois, ainsi nommés parce qu'ils n'admettaient pas d'autre prière que le *Pater*. Ils se répandirent au XII^e siècle, dans le sud de la France et le nord de l'Italie. Ils se soulevèrent contre le clergé séculier qu'ils accusaient de simonie.

de deux principes, le Bien et le Mal, mépris de la matière, refus des sacrements. Ils organisèrent une hiérarchie et instituèrent un baptême spécial, le *consolamentum* qui se conférait par l'imposition des mains.

L'hérésie cathare fut, au XII^e siècle, un très grave danger pour l'Église, car elle touchait toutes les classes de la société et se répandit rapidement dans le sud de la France et le nord de l'Italie. Elle s'accompagna de l'hérésie dite *vaudoise* due à Pierre Valdo qui fonda à Lyon (vers 1170) un mouvement appelé les *Pauvres de Lyon*. Ceux-ci critiquaient la richesse des ecclésiastiques et renonçaient à leurs biens, vivant de mendicité. Le mouvement se développa en Provence, en Dauphiné, en Lombardie et au Piémont.

Face à ces deux puissants mouvements hérétiques, la réponse de l'Église fut rigoureuse et ferme dès la fin du XII^e siècle. Une croisade lança les seigneurs du nord de la France contre les pays cathares et albigeois. Une juridiction spéciale, l'*Inquisition*, fut mise en place pour rechercher les hérétiques et les juger selon des procédures d'exception. Enfin des ordres religieux⁷, tels que les dominicains (en 1215) et les franciscains (en 1209) furent créés pour lutter par la persuasion et l'exemple de la pauvreté contre l'hérésie.

De nouvelles hérésies apparaissent au XIV^e siècle : celles de Wiclif⁸ (ou Wiclef) et de Jean Huss⁹.

L'hérésie hussite trouva de nombreux partisans dans la Bohême et dans la Moravie. Après le supplice de Jean Huss, ses disciples devinrent une secte guerrière qui s'empara de Prague, pilla les monastères, massacra prêtres et moines et battit plusieurs fois les troupes de l'empereur Sigismond (en 1426, 1427, 1431). Le pape et l'empereur, désespérant de vaincre les Hussites, invitèrent trois cents d'entre eux au concile de Bâle¹⁰. Ils acceptèrent la paix et la Bohême fut pacifiée mais, pour la première fois, l'Église avait été obligée de composer avec des hérétiques.

7. Que l'on appelle les *ordres mendiants*. Les dominicains sont également appelés les Frères prêcheurs, et les franciscains les Frères mineurs.

8. Jean de Wiclef (1329-1384). Célèbre hérésiarque anglais. S'étant vu refuser l'évêché de Vicoore, il se déclara l'ennemi du Saint-Siège, et soutint le roi Édouard III dans son combat contre le pape. Il affirmait que l'Église de Rome n'avait aucune prééminence sur les autres Églises, ni les prélats sur les simples prêtres, et que le clergé et les moines ne devaient posséder aucun bien temporel. Il nia la transsubstantiation, la présence réelle et l'efficacité des indulgences.

9. (1373-1415). Né en Bohême, il devint recteur de l'université de Prague en 1409. Il adopta et propagea les doctrines de Wiclef. Pour lui l'Écriture Sainte devait être la seule règle de la foi et les simples fidèles, les juges des controverses théologiques. Il attaqua la communion sous une seule espèce, le culte de la Vierge et des saints, les indulgences, l'autorité du pape, les excommunications, etc. Il fut condamné par le pape Alexandre V, puis par le concile de Constance (1415) où il s'était rendu avec un sauf-conduit de l'empereur Sigismond. Il fut, malgré cela, arrêté et brûlé vif le 6 juillet 1415.

10. Célèbre concile qui se tint à Bâle du 19 mai 1431 à mai 1449. Il réunit 11 cardinaux, 3 patriarches, 12 archevêques, 110 évêques... Son but était d'opérer la réforme de l'Église, de terminer le schisme des Hussites et de réunir les deux Églises, latine et grecque.